

# LE CAPITAINE MANDRIN



Des acclamations unanimes saluèrent le jeune capitaine.

## IV

La lumière était éteinte. Il se heurta à un petit meuble qu'il renversa.

— A moi ! cria Isaure.

Le coupable s'enfuit dans l'ombre.

Roquairol l'aperçut ; il le saisit au collet. Une courte lutte s'engagea pendant laquelle Chavailles poussa des cris affreux ; mais bientôt il se tut : le couteau de chasse de Roquairol lui était entré dans les reins.

Il chancela. Le baron le soutint un instant, puis le laissa doucement s'affaisser sur le parquet.

Après, il ouvrit une fenêtre afin de profiter au moins des faibles clartés de la nuit.

Lorsqu'il se retourna vers la chambre, Isaure était devant lui.

Dans son long peignoir de mousseline, immobilisée par une terreur nouvelle, elle se détachait de l'ombre comme une blanche statue.

— Oh ! monsieur, fit-elle en indiquant Chavailles, il se meurt.

— C'est son châtiment.

— Qu'avez-vous fait ? ajouta-t-elle avec abattement.

Le baron répondit d'une voix calme :

— J'ai prévenu le plus odieux des crimes.

— Il est vrai, fit Isaure revenant à elle, vous m'avez sauvée.

Et elle tendit la main à Roquairol qui la porta à ses lèvres.

— Mais que devenir à cette heure ? reprit-elle. Entendez-vous ?

Les gens de la maison s'éveillent... On vient...

— Soyez sans crainte, Isaure.

— Fuyez !

— Moi, fuir ?

— Oh ! je vous en supplie.

— Avec vous alors ?... Avec vous j'y consens.

— Y songez-vous, monsieur ? Fuir, ce serait m'accuser moi-même.

— Et prétendez-vous ne pas être accusée ?

— Partez par ce jardin, il en est temps encore. Partez, Roquairol, s'il est vrai que vous m'aimez.

— Si vous restez, je reste, répondit le jeune homme ; je partage votre sort.

— Oh ! Dieu entendez-vous ces bruits de pas ? Que ferez-vous ?... Fuyez ! oh ! je vous en supplie à genoux !

Mais il la retint dans ses bras.

— Avec toi, Isaure, avec toi !... J'ai un château fort ; pour te défendre j'ai une armée. Tu es à moi dès cette heure, n'est-ce pas ? bien à moi ? Les fils de nos destinées se sont mêlés dans le sang de ce traître et nous sommes l'un à l'autre, n'est-ce pas ?

— Grand Dieu ! je tremble.

— Remets-toi, je vais leur ouvrir.

Mais, comme il se dirigeait vers la porte elle s'ouvrit et une troupe effarée apparut sur le seuil qu'elle hésitait encore à franchir.

A cette époque les domestiques ne coûtaient pas cher ; ils étaient nombreux. Tout ce monde écarquillait les yeux, étonné d'abord de la présence de Roquairol, et se demandait ce qui était arrivé.

Au premier rang se trouvait Marthon. Dès qu'elle aperçut sa maîtresse, elle s'élança vers elle et celle-ci l'entraîna aussitôt dans son cabinet de toilette.

— Viens, lui dit-elle, aide-moi à m'habiller.

En même temps, Roquairol répondait aux autres domestiques en se plaçant entre eux et le corps de leur maître dont ils ne pouvaient qu'à peine distinguer la masse noire.

— Bonnes gens, disait-il, M. de Chavailles, votre maître, se meurt ; allez chercher un médecin et un prêtre.

— Mais, fit un valet se penchant en avant, c'est monsieur qui est tombé là, par terre : il faut le relever.

— Ce soin me regarde, répondit Roquairol. Allez où je vous dis.

— Mais il n'y a pas de médecin à Saint-Jean ! reprit un autre domestique. Le médecin est à Saint-Marcelin.

— Alors, sellez ma jument et amenez-le.

— Pourtant, monsieur...

— Allez, vous dis-je, et faites vite.

Déjà le domestique s'éloignait et le cocher s'appêtait à le suivre, quand un vieux jardinier, le doyen des serviteurs de Chavailles, les retint près de lui.

— Un instant, fit-il. Je veux savoir, moi, ce qui est arrivé à notre maître et seigneur. Je veux le voir.

— Eh bien ! regarde, dit Roquairol

Le jardinier posa sa lanterne et vit du sang.

Il souleva la victime dans ses bras et s'écria d'un ton lugubre :

— Ah !... le traître ! Il l'a assassiné. Mais monseigneur respire encore. Nous le sauverons bien peut-être et nous le vengerons !... A moi, amis ! Et sus à l'assassin !...

A cet appel, les gens envahirent la chambre, entourant d'un demi-cercle Roquairol qui retira son couteau de sa gaine et se recula lentement vers la fenêtre ouverte.

— Que faites-vous ? s'écria Isaure survenant tout à coup.

Tous s'arrêtèrent ; mais bientôt un murmure plein de menace s'éleva de leurs rangs.

Isaure était en toilette de voyage : bottines de cuir, robe de couleur sombre, mantelet bordé de fourrures.

En la voyant ainsi, le vieux jardinier crut deviner le drame de la nuit.

— Mademoiselle, dit-il, on est allé chercher un prêtre, mais c'est un juge qu'il faut aussi ; ne voudrez-vous pas l'attendre ?

— Landry, répondit la jeune fille avec fermeté, je sais ce que j'ai à faire.

Mais comme elle faisait quelques pas vers Roquairol, Landry étendit le bras pour l'arrêter ; et, rappelant une superstition bien connue, qui veut que les blessures de la victime se rouvrent au contact du meurtrier, il s'écria :

— Ne passez pas si près de votre père, mademoiselle de Chavailles, vous le feriez saigner !

— Insolent ! fit Roquairol. Veux-tu te taire ?

— Je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous, répliqua le jardinier.

— Encore dois-tu respecter ta jeune maîtresse, mauvais drôle !

— Que mademoiselle parle ; qu'elle me dise de retenir ici l'assassin de son père jusqu'à l'arrivée du châtelain (juge de paix) et de la maréchassée ; je suis prêt à lui obéir.

— Landry et vous tous, mes amis, dit Isaure, retirez-vous ; laissez-moi.

Il y eut parmi les gens en mouvement machinal d'obéissance.

— Pas de faiblesse ! s'écria Landry. Arrêtons les coupables.

Et donnant l'exemple, lui-même s'avança vers Roquairol pour se

saisir de sa personne ; mais le jeune homme se déroba vivement et se jeta sur le balcon de la fenêtre.

Tout le monde le suivit. Enfin, avant qu'on eût pu l'en retirer dans la chambre, il se pencha vers le jardin et de ses mains se faisant un porte-voix, fit entendre un long cri d'appel :

— Oh !... ah !... oh !... oh !... ah !...

Le même cri qu'Isaure et Marthon avaient entendu dans la lande.

Des coups de sifflet répondirent aussitôt dans le lointain.

— C'est bien, maintenant, dit Roquairol, braves gens, je suis à vous.

Un frisson de peur courut dans l'assemblée.

Mais le vieux jardinier ne se déconcerta pas. Il saisit hardiment le jeune gentilhomme qui venait de se révéler à lui pour un seigneur de grands chemins.

— Ah ! fit-il. Il y a une bande dans la plaine, autour de nous. Qu'elle vienne donc !... Elle ne vous aura pas vivant.

« Que l'un des vôtres se présente et vous êtes mort.

Roquairol ne répliqua rien et ne bougea pas.

Un grand silence d'attente se fit.

Et pendant ce temps, chacun faisait ses réflexions.

En définitive, si la résistance aux hommes de la plaine était le parti le plus, noble d'autre part, la maison n'était pas très bien close. Du côté de la cour, comme de celui du jardin, pour entrer on n'avait à franchir qu'une muraille de dix pieds. Et qui défendait les portes en ce moment critique ?

Personne.

Alors, reportant leurs regards sur le visage impassible du baron de Roquairol qu'éclairait déjà la première lueur du matin, chacun tremblait.

En arrière, à l'écart, M<sup>me</sup> de Chavailles s'estimait heureuse d'être oubliée. Marthon, assise près d'elle, lui disait tout bas :

— Oh ! mademoiselle, comme j'ai peur !...

Enfin, sur le lit d'Isaure, M. de Chavailles, étendu de son long, roulait des yeux hagards et murmurait des paroles incohérentes.

Le soin de sa vengeance l'emportait, chez ses serviteurs, sur celui de son salut et, soit oubli, ou soit crainte des brigands que l'on soupçonnait autour de la maison, nul ne songeait à monter

à cheval et à aller chercher le chirurgien de Saint-Marcelin.

Bientôt des bruits inquiétants se firent entendre. Le sable des allées du jardin craqua sous des pas nombreux, tandis qu'à l'intérieur de la maison les portes s'ouvrirent et se fermèrent avec fracas.

Un léger sourire plissa les lèvres de Roquairol.

— Mon ami, dit-il au jardinier, tu es un brave homme et tu viens de le prouver, mais ne va point, par amour-propre, sacrifier ta vie et celle de ces pauvres gens. Crois-moi, dis au cocher de seller ma jument et de l'amener au bas du perron.

Mais Landry voulait payer d'audace jusqu'au bout.

— Cher monsieur, répliqua-t-il, votre vie est entre nos mains. Au premier mouvement suspect de votre part, à la première menace de vos dignes amis, vous êtes un homme mort.

— Landry ! s'écria un domestique, laisse M. le baron ; lui résister, c'est folie.

— Poltron ! répliqua le jardinier ; va-t'en, si tu as peur.

Mais comme il disait ces mots, un homme se hissa tout à coup derrière lui sur le balcon et le désarma, tandis que la porte livrait passage à d'autres inconnus de mine peu rassurante. Un indescriptible tumulte s'en suivit, et les domestiques, assaillis à coups de pieds et à coups de poings, furent trop heureux de pouvoir sauter par les fenêtres.

En peu d'instants la chambre fut évacuée, même par les assaillants.

S'avancant alors vers M<sup>lle</sup> de Chavailles, le jeune baron l'invita à le suivre.

— Consentez à m'accompagner, chère Isaure, lui dit-il. Ici, vous n'êtes plus en sûreté ; votre ennemi respire encore. S'il parle, ce ne sera point pour vous disculper par un aveu de son attentat, mais pour vous accuser d'être la maîtresse et la complice de celui qui vous arracha à ses fureurs. Venez, je vous en supplie.

Mais la jeune fille, plus tremblante et plus défaite encore qu'au moment de l'attentat, hésitait à suivre le chef des individus effrayants qui venaient d'apparaître.

Le Roquairol de la dernière heure n'était plus celui de la veille, et ce baron n'était sans doute qu'un gentilhomme de grands chemins...

— Permettez, fit-elle, mais ces hommes... ces hommes, quels sont-ils?...

— Des montagnards de Roquairol, répondit le baron.

— Des bandits... fit la jeune fille en se reculant.

— Non, des faux-saulniers, des contrebandiers seulement ; au demeurant, les plus honnêtes garçons du monde.

— Et vous, monsieur, vous, reprit l'infortunée d'une voix hale-tante et oppressée, êtes-vous bien un loyal gentilhomme?... Ah ! ne me trompez pas, vous qui m'offrez de me protéger, vous qui disiez m'aimer !... Qui êtes-vous, monsieur?... Répondez...

— Eh bien ! Je vous l'ai dit, Isaure : je suis un chef de contrebandiers. J'habite le château de Roquairol. Je suis le capitaine Mandrin.

— Mandrin ! s'écria la jeune fille.

Et, saisie d'horreur à ce nom, elle perdit connaissance.

Louis Mandrin, le redoutable bandit dont les exploits faisaient trembler la contrée, était, pour M<sup>lle</sup> de Chavailles, récemment sortie du couvent, une sorte de démon.

Ses forces, épuisées par une nuit d'émotions violentes, trahirent sa volonté ; elle tomba désarmée entre les bras de l'effrayant capitaine.

Celui-ci la considéra avec un sourire de tendre compassion, puis l'emporta dans ses bras comme une enfant endormie.

La cour était remplie de faux-saulniers. Ces individus farouches d'aspect, armés comme des brigands, déguenillés comme des vagabonds montaient des chevaux de tailles et de races diverses, non moins étranges qu'eux.

Nous en reparlerons plus loin.

Des acclamations unanimes saluèrent le jeune capitaine dont la superbe jument noire attendait au bas du perron.

Mandrin s'arrêta en haut de l'escalier, et d'une voix forte :

— Mes amis, j'avais l'intention de vous livrer cette maison ; M. de Chavailles a fait sa fortune dans la ferme du sel. Mais voici sa fille, qui désormais va partager notre sort ; je ne veux pas livrer au pillage son patrimoine. Tout ici sera donc respecté, à cause d'elle.

« Une prochaine expédition, où vous aurez part double, vous indemniserà de celle-ci.

Des applaudissements accueillirent ce discours.

Mandrin appela ensuite des femmes et leur confia pour un moment son précieux fardeau.

Il avait espéré qu'Isaure le suivrait dans sa retraite; l'événement avait trompé son espérance; il l'enlevait et ce n'était pas facile.

Aucun chemin du pays et surtout de la montagne, n'était praticable aux voitures.

Il s'approcha de son cheval et en fit enlever la selle, aux arçons élevés, qu'il remplaça par une couverture. Il monta et fit placer la jeune fille devant lui. La soutenant ainsi dans un de ses bras, il prit la tête de sa troupe et sortit de la maison de Chavailles.

## V

### EN ROUTE POUR ROQUAIROL

Le jour se levait et le danger était grand, bien qu'ils fussent déjà hors du village. Beaucoup de paysans, déjà répandus dans les champs, pouvaient donner l'alarme à la vue de ce cortège et avertir les douaniers.

Pour prévenir ce danger, Mandrin, profitant de l'état des campagnes à cette époque, fit prendre à sa troupe le même ordre de marche que la veille. Au lieu de s'avancer sur le chemin en escadron compact, il ne garda qu'une faible escorte et détacha le reste de sa cavalerie en deux ailes, à droite et à gauche, comme en tirailleurs.

De cette façon, il éclairait sa marche et ramassait dans les champs les paysans suspects.

En cas d'attaque, ses cavaliers avaient l'ordre de se replier vers lui.

Le chemin n'était qu'une fondrière et les champs étaient semés d'obstacles de toute nature; malgré les qualités de leurs chevaux admirablement dressés et habitués aux terrains les plus difficiles, Mandrin et ses hommes n'avançaient que lentement.

Cependant le village de Saint-Géoirs avait disparu de l'horizon lorsque M<sup>lle</sup> de Chavailles recouvra connaissance.



# LE CAPITAINE MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ, avec splendides illustrations



AVENTURES et EXPLOITS du CAPITAINE MANDRIN

LE CAPITAINE

# MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ

*Mandrin n'est pas un malfaiteur vulgaire. C'est un homme de proie, un brigand, mais de large envergure; rien de mesquin ni de lâche chez lui; il pille, mais n'escroque pas; il n'assassine point, il se bat.*

*Jeune, beau, aventureux et intelligent, il a tout pour lui; il est sympathique, brave, généreux! Il combat et ruine ce que le peuple hait, et partout le peuple est son ami. « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!... A bas la douane, l'octroi, la gabelle! A bas les impôts qui écrasent les pauvres gens!... » Telle est sa devise.*

*C'est un homme historique; on ne fera jamais l'histoire des abus de l'ancien régime sans parler de Mandrin.*

*Brigand en 1755, il eût été en 89 un révolutionnaire.*

*Avant de biffer les lois iniques, il faut briser leurs instruments. Le contrebandier Mandrin fut le plus grand des briseurs de barrières. Il fut un homme nécessaire, son brigandage naquit des abus de son temps.*

*Quand les impôts sont excessifs, que la misère est extrême, la police est sans autorité, sans force, et le brigandage fleurit!*

*A la tête de ses deux cents cavaliers, il apporte des ballots de contrebande et ne rançonne que les commis; ses quatre grandes expéditions durent plus d'une année à travers la Franche-Comté, le Dauphiné, le Lyonnais, le Bourbonnais, l'Auvergne, dix-neuf départements, vingt-sept villes dont il s'empare, où il délivre les détenus et vend sa contrebande.*

*Pour le vaincre il fallut former un camp devant Valence et envoyer 2,000 hommes. On ne le prit que par trahison, et encore aujourd'hui des familles s'honorent de sa parenté et disent qu'il fut un libérateur!*

*Nulle existence n'est plus romanesque et plus dramatique que celle de ce brigand légendaire. Aucun récit n'est plus intéressant, plus empoignant que celui de la vie du grand contrebandier : le Capitaine Mandrin.*

L'Ouvrage est illustré de splendides gravures inédites, en grand format

<b>5 centimes</b> LA LIVRAISON 2 le mardi et 2 le vendredi	TOUTES LES LIVRAISONS SUIVANTES SERONT A 5 CENTIMES ET ILLUSTRÉES DE BELLES GRAVURES A. FAYARD, éditeur, 78, boulev. Saint-Michel, Paris	<b>25 centimes</b> LA SÉRIE Une tous les 10 jours
--	--	---

Cet ouvrage illustré à 5 cent. la livraison et à 25 cent. la série atteint les dernières limites de la lecture à bon marché.

Pour les frais d'affranchissement par poste, ajouter 10 centimes par série, c'est-à-dire envoyer autant de fois 35 centimes qu'on désire de séries, à M. FAYARD, éditeur, 78, boulev. St-Michel, Paris.

Pour recevoir quatre séries, adresser 1 fr. 40 en timbres ou mandat-poste. — Pour recevoir 10 séries, adresser 3 fr. 50 et renouveler l'envoi pour recevoir la suite.